

ECHAPPER AUX SOVIETIQUES : JOSEPH MENGER

Joseph Menger est né le 14 juillet 1926 à Dettwiller (Bas-Rhin). « Mon père était malade depuis 1939. Etant fils unique, j'étais le seul homme à pouvoir m'occuper de notre train de culture ; nous possédions 13 à 14 hectares. Ma mère avait 58 ans en 1944 (elle avait 40 ans quand je suis né). Et il y avait aussi les deux sœurs de mon père qui étaient un peu plus âgées que ma mère.

Certificat d'études français et soldats allemands

Le 15 juin 1940, notre maîtresse nous a accompagné jusqu'à Saverne pour passer le Certificat d'études. Les épreuves ont commencé à 8h du matin : une dictée, deux questions, une rédaction et deux problèmes de maths. A midi, maîtres et élèves se sont répartis dans les différents restaurants de la ville. Quand nous sommes revenus, on nous a annoncé : « On ne continue plus cet après-midi. Vous allez rester et nous allons corriger les copies. Ceux qui ont la moyenne auront le diplôme sans mention ». C'est ce que j'ai eu. En fait, nous passons le Certificat d'études alors que les Allemands étaient à Paris depuis la veille !

Les Allemands ne sont arrivés chez nous, à Rosenwiller, que le 19 juin 1940. Ils venaient de Hattmatt et se dirigeaient vers Dettwiller. Peu de temps auparavant, un camion de l'Armée française était passé par chez nous. A son bord se trouvait un unique prisonnier allemand. Tout le monde allait le voir. Il avait une triste mine ! A Dettwiller, le camion s'est arrêté près de la fontaine qui se trouvait là où se trouve aujourd'hui la Coop. Là, un habitant de Dettwiller, armé d'un couteau de boucher, voulait lui trancher la gorge !

Un soutien de famille ?

En 1943, j'ai dû partir pour le RAD ; j'étais un des premiers de ma classe à y être envoyé. J'ai été versé d'office dans le Génie en avril 1944. Il y avait là beaucoup d'architectes. J'étais le seul qui venait de l'agriculture.

Comme j'étais le seul homme valide de la famille, j'ai dû, quinze jours avant mon départ, aller à Saverne pour y chercher un jeune Russe de 19 ans qui devait me remplacer ! Il était originaire de Crimée. Il était musulman et priaait chaque soir dans sa chambre à la maison. L'ennui, c'est qu'il ne connaissait rien aux travaux agricoles. Ma mère et mes tantes devaient se faire aider par les voisins !

L'*Ortsbauernführer* et maire de Dettwiller aurait pu s'arranger pour que je ne parte pas, mais il n'en a rien fait. Je n'étais d'ailleurs pas le seul dans ce cas : M. Dusch, agriculteur et père de famille, a été incorporé de force en septembre 1944. Il avait six enfants ; le plus jeune avait trois mois et la plus âgée avait dix ans. Il aurait pu aussi empêcher ce départ... Je pense qu'il était communiste avant la guerre. Il distillait le schnaps chez les particuliers. Alors qu'il était dans notre cour, il a dit à mon père : « Il ne faut pas croire tout ce qu'on lit dans les journaux sur la Russie ». Cette remarque m'est restée en mémoire. C'était en 1936. Après, il est devenu *Bürgermeister* et *Bauernführer* pendant l'Annexion. Vous comprendrez donc facilement que j'ai du mal à admettre que le portrait de cet homme trône au Mémorial d'Alsace-Moselle de Schirmeck !

Le Reichsarbeitsdienst (RAD)

J'étais au RAD du 25 novembre 1943 au 14 février 1944. C'était à 60 kilomètres au Sud-Est de Berlin. Le camp se trouvait au beau milieu d'une forêt de pins et de bruyères, la

« *Lüneburger Reit* ». Le sol était sablonneux. Le village le plus proche se trouvait à 6 kilomètres. Il y avait aussi un lac, le Wirschensee. On y faisait beaucoup de sport. Le matin, dès le lever, nous avions *Frühspport*. Nous ne devions porter que notre tenue de sport. Même avec -10°, le port du caleçon était interdit.

Dans les premiers jours, un matin, alors que je sortais des lavabos une lavette à la main, le type qui nous surveillait me demande : « Qu'est-ce que c'est ça ?

- Une lavette.
- Quoi, une lavette ? Faites-moi disparaître ça tout de suite ! Vous n'avez donc pas de mains pour vous laver ? ».

Gilbert Clar, un copain originaire de la région d'Obernai¹, a une fois désobéi et a mis un caleçon. Il s'est fait prendre. Il a dû faire un tour du terrain de sport au pas de course. Mais au lieu de passer derrière le but de football, il est passé devant. Il a alors dû faire un second tour uniquement vêtu de son short. Il faisait -10° ! Gilbert n'est pas revenu de la guerre. Je me souviens d'une anecdote un peu amusante. La nuit, il nous arrivait de devoir nous lever pour aller au pissoir. Les chiottes se trouvaient à une trentaine de mètres de notre baraque (nous étions 16 dans notre baraque). Aussi, une nuit, j'ai entendu Gilbert, qui dormait dans le lit au-dessus de moi, sauter en bas. A côté de moi dormait le *Vormann*. Gilbert a soulevé le rideau (qui obturait la fenêtre pour empêcher la lumière de filtrer), a ouvert la fenêtre et a pissé à l'extérieur... juste au moment où la garde passait ! Gilbert s'est vite recouché ! Et le *Vormann* dormait toujours ! Mais mon copain a été dénoncé par un Alsacien de Diemeringen et a écopé de trois jours de cachot.

Je me rappelle qu'en décembre 1943, les avions alliés faisaient demi-tour au-dessus du camp pour retourner bombarder Berlin.

Au début du mois de janvier, nous avons été déplacés à Peitz, près de Cotbus. C'était dans un ancien camp du RAD féminin. Une unité de filles était encore là. Celles-ci venaient souvent au poste de garde. Si bien que, au bout de huit jours, le *Lagerführer* (le chef du camp) nous prévint : « Si vous approchez d'une fille à moins de 20 mètres, je tire ! ».

Au RAD, beaucoup de nos chefs étaient des officiers blessés de guerre.

Dans le Génie

Etant de la classe 1926, j'aurai pu me retrouver dans les *Waffen-SS*. J'ignore pourquoi je n'ai pas été pris comme tant de mes camarades. Un copain de Dettwiller, Robert Stoffel, a été pris alors qu'il était plus petit que moi et qu'il avait les cheveux noirs. Je n'ai jamais compris comment la sélection s'était opérée.

Je me suis donc retrouvé pionnier dans le Génie, dans le Bataillon de choc du Génie de la 4^e Armée blindée (*Sturm Pi. Bat. PA OK 4*). J'ai été incorporé à Risa en avril 1944. Après 4 ou 5 semaines, nous avons été envoyés à Sandomierz (Pologne), puis, fin juillet, à Blizyn.

Je voudrais ouvrir ici une parenthèse. Le chef de la IV^e Armée était originaire de Bossendorf, un village tout près du mien. Antoine Grasser (Anton Grasser) était instituteur. En 1914, il a été enrôlé dans l'Armée allemande. Il est rentré en 1918 avec le grade de lieutenant. Il travailla ensuite à Mulhouse, dans les quartiers sensibles. Ses méthodes ne firent pas

¹ Mon copain Gilbert, également né en 1926, était entré dès l'âge de 12 ans dans une école militaire pour devenir sous-officier. Evidemment, lorsque les Allemands sont arrivés, il a dû quitter cette école.

l'unanimité et on lui fit remarquer qu'il n'était plus dans l'Armée allemande, mais en République française. Il a alors quitté l'Alsace – jurant qu'il ne remettrait plus jamais les pieds en France – et s'installa en Allemagne où il s'engagea dans l'Armée. Comme on le voit, l'histoire de l'Alsace n'est pas simple. Cela me fait penser à une autre histoire. En 1967, j'étais infirmier à l'hôpital de Brumath. Une fille, qui devait avoir le même âge que moi, vint travailler chez nous. Son grand-père, Schwander, avait été maire de Strasbourg de 1906 à 1918. La paix revenue, il fut expulsé en Allemagne. Son père y exerça la profession d'ingénieur. Toute la famille revint en Alsace après 1945. Elle trouva un emploi chez De Dietrich à Mertzwiller, mais elle fut tellement harcelée à cause de son passé familial qu'elle trouva un travail à l'hôpital de Brumath. Comment pouvait-on rendre responsable cette personne des actes de son grand-père ? Décidément, l'histoire des Alsaciens n'est pas simple !

Le rasoir

Dans le Génie, le grade le plus élevé est celui de colonel. Alors que nous faisons des exercices à Blizyn, un ordre est tombé. Nous devons rentrer au plus vite, le colonel allait passer. Lorsque le colonel est arrivé, nous étions déjà en rang. Notre chef de groupe, Jankhe, n'était pas rasé. Le colonel remarqua : « Vous ne pouvez pas vous raser ?

- J'ai perdu mon rasoir, mon colonel.
- Ne pouvez-vous pas vous en procurer un chez quelqu'un ?
- *Jawohl*, mon colonel, ce sera fait! ».
-

Il n'y avait pas beaucoup de gars comme Jankhe. Je pense qu'il a eu de la chance de ne pas être muté dans une compagnie disciplinaire.

En fait, au début, nous étions stationnés à Sandomierz, mais du côté Est de la Vistule, près du San, un affluent de la Vistule. On y construisait des ponts. Lors d'un exercice, une carte a été perdue. Deux Allemands, des ROB (aspirants) ont eu ordre de la chercher. Ils m'ont pris avec eux. Au bout d'une heure, les deux ROB ont décrété qu'on allait encore se baigner avant de rentrer (nous étions seuls, il n'y avait personne pour nous surveiller). C'était au niveau du San. Soudain, j'ai été pris dans un tourbillon qui m'entraînait vers le fond ! Les deux aspirants m'ont heureusement sorti de là. Ils m'ont sauvé la vie.

Au bout de deux mois, comme notre instruction n'était de loin pas achevée (et que c'était le début de l'offensive russe), nous avons été transférés à Blizyn, à une centaine de kilomètres au Nord-Ouest de Sandomierz. Je pense que si notre chef, Sander, nous avait d'abord envoyé à Sandomierz, c'était sans doute pour faire de nous des super-soldats.

Quelques jours avant notre départ pour Blizyn, je me souviens que nous étions passés devant la prison et que nous y avons entendu des coups de feu. Il s'agissait sans doute d'une exécution.

Blizyn

Nous avons pris le train pour rejoindre Blyzin. Puis, on nous a conduits dans usine en pleine campagne. Le sol était sablonneux. Il n'y avait pas grand-chose qui poussait dans ce coin (en-dehors de petites patates que nous ramassions pendant les exercices). Ce sont les Allemands qui avaient construit cette usine. Je me souviens qu'il y avait une baraque où se trouvaient des hommes et des femmes. C'étaient peut-être des déportés. En tout cas, c'étaient des familles entières. Ces gens travaillaient dans de grands hangars en tôle où se trouvaient de grandes machines. Il nous était interdit de leur parler. Après huit jours, ces civils ont été évacués.

Nous logions dans ces hangars où le matériel avait été mis de côté, avant notre arrivée, pour que nous puissions nous installer.

Une cuite m'a-t-elle sauvé la vie ?

Je crois que je dois ma chance d'être revenu en vie à une cuite. Un jour, on nous a déclaré que c'était notre dernier jour à Blizyn (nous y sommes restés jusqu'en septembre) et que, le lendemain, nous serions séparés. Nous, les 10 ou 15 Alsaciens, nous nous sommes rassemblés dans un hall d'usine où nous étions cantonnés. Pour fêter notre dernier jour ensemble, nous avons reçu du schnaps et une demi-bouteille de vin blanc. Avec nous, il y avait aussi des Allemands qui n'avaient jamais bu de schnaps : ils toussaient rien qu'en le reniflant ! Lorsque nous sommes rentrés vers minuit, j'ai perdu une de mes savates dans la cour. Je l'ai cherché et me suis écroulé sous une des charrettes qui étaient déjà prêtes à atteler pour le départ. Et après, je ne me souviens plus de rien. C'est un copain de Schirrhein, Antoine Dorfer, soudeur de profession, qui m'a réveillé : « Salaud ! Tu ne veux donc pas te lever ! ». Il était furieux car, dans la nuit, j'avais vomi et il avait dû nettoyer à ma place. A l'heure du départ, nous avons appris que nous allions parcourir 40 kilomètres. Je souffrais toujours de mes excès de la veille. Lorsque les chefs ont demandé un volontaire pour conduire un attelage, j'ai aussitôt pensé que je serai mieux assis à conduire qu'à pied pour faire ces fameux 40 kilomètres. Je me suis donc porté volontaire. C'est l'unique fois où j'ai pris seul une décision, car, en général, on discutait toujours entre nous, les Alsaciens. Mais, grâce à cette cuite qui m'a fait devenir conducteur de *Panjewagen*, je ne suis pas allé au front comme les autres.

Arrestations !

C'était après la période d'instruction à Blizyn. On nous a annoncé un soir que nous allions faire une sortie de nuit. Effectivement, nous nous sommes mis en route dès la tombée de la nuit. Une heure avant l'aube, on nous a disséminé dans les villages aux alentours. Nous avons l'ordre d'entrer dans les villages et de rassembler tous les hommes de 16 à 60 ans. Ce n'était pas facile. On allait de maison en maison. Nous emmenions tous ceux qui nous paraissaient avoir entre 16 et 60 ans ; je dis bien « paraissaient » puisque nous ne leur demandions pas leurs papiers. Nous avons ainsi rassemblé 100 ou 200 personnes, peut-être encore plus. Nous les avons conduits à une gare. Nous les encadrions, armés de nos fusils. Notre chef, le *Hauptmann* Sander, qui était unijambiste (il avait une fausse jambe), nous accompagnait assis sur un char à banc. Et les femmes de ces villages venaient de partout pour voir une dernière fois leurs hommes. C'était terrible, d'autant que nous avions ordre de les abattre si elles approchaient de trop près ! Nous ignorons où toutes ces personnes ont ensuite été conduites.

Je garde un souvenir très pénible de cette histoire. Je me souviens que je suis entré dans une maison où se trouvait un homme d'une quarantaine d'années et un gosse d'environ 12 ans. L'homme m'expliqua que sa femme était morte et qu'il vivait seul avec son fils. Je l'ai laissé et je suis sorti de la maison. Aussitôt un Allemand s'amène et me demande : « Et là ? ». Je n'ai pas eu le courage de lui dire qu'il n'y avait personne. Il est entré et a arrêté l'homme. C'était terrible...

Un sergent au cachot

J'avais 18 ans à Sandomierz (Pologne). J'ai eu la chance de ne pas faire beaucoup de gardes devant la porte de la caserne. Dans le bâtiment d'entrée, il y avait aussi le cachot qui se

composait de deux ou trois cellules. Il y avait là un sergent qui avait écopé de 55 jours de cachot pour avoir volé un cochon dans une ferme. Il avait été condamné, car les Polonais étaient protégés des exactions que pouvaient commettre les soldats allemands. Nous, nous étions là pour le garder. Or, tous les deux ou trois jours, le sergent était autorisé à sortir et à se promener pendant quelques heures.

Un jour, j'ai été désigné pour escorter le sergent. J'avais un fusil en bandoulière. A l'arrière de la caserne, du côté de la campagne, il n'y avait qu'une clôture de fils de fer barbelés. Nous avons pris cette direction. Puis le sergent m'a demandé : « Que ferais-tu maintenant si je te prenais le fusil et foutais le camp ? ». J'ai eu la trouille. Le sergent avait une trentaine d'années. Il me rassura : « T'inquiètes pas. Je suis bien ici. Et si je partais, il faudrait que je rejoigne les partisans... ».

Un futur *Ritterkreuzträger* ?

Notre chef à Sandomierz (qui est devenu capitaine), Sander, avait demandé à ce que son unité soit engagée au front !

J'avais appris d'un Berlinois, architecte d'intérieur dans le civil (il était presque deux fois plus vieux que nous), que le chef était unijambiste depuis la guerre de 1940. Il avait un fils de 10 ans et, pour ce fils, il voulait absolument le *Ritterkreuz*. Il faut aussi préciser que Hitler avait promis une ferme en Pologne ou en Russie à tous les *Ritterkreuzträger*.

C'est ainsi que, du 1^{er} octobre 1944 (ou un peu plus tard) jusqu'au 22 ou 23 novembre 1944, nous avons été engagés un peu partout.

Par exemple, nous posions, de nuit (jusque vers une heure du matin), des mines à l'avant des lignes allemandes, face à une tête de pont russe à l'Est de Sandomierz. Ma tâche consistait à convoyer les mines jusqu'en première ligne avec ma charrette et mes deux chevaux ; j'avais donc la chance, au *Sturmabteilung*, d'être peu exposé au danger. Il y avait toujours un membre de l'unité qui ne sortait pas. Il préparait des patates cuites à l'eau pour que ceux qui travaillaient aient quelque chose à manger en revenant. Parfois, des Polonaises nous apportaient du lait ou du sel gris.

Ce travail a duré cinq à six semaines. Les pertes furent énormes : 23 gars furent gravement blessés ou tués (pratiquement autant de blessés que de tués). Seuls deux camarades ne sont pas morts en posant des mines, mais ont été tués par l'ennemi ! Il y avait aussi Paul Hauswald, de Monswiller, qui a été blessé dans la nuque par une balle de pistolet-mitrailleur en rentrant du travail fait au cours de la nuit. Il était de nouveau parmi nous une huitaine de jours plus tard. Il a finalement disparu au front.

Le premier mort de la série, je l'ai enterré avec l'aide d'un copain. C'était un *Stabsgefreiter* de 33 ans, père de famille. Il a touché un fil de fer qui a fait sauter une mine (c'étaient des mines sur manches en bois). Nous sommes allés au village pour l'inhumer au cimetière. Celui-ci était fermé par des barbelés, y compris la porte. En plus, nous n'avions pas d'outils pour creuser. Nous avons couru à gauche et à droite pour en trouver. Puis on a demandé la clé du cimetière. Introuvable ! Des soldats qui étaient là nous ont dit : « Si vous faites une tombe, faites-la dans la rangée déjà commencée, qu'elle soit alignée.

- Mais, si on n'a pas la clé, comme on rentre avec le corps ?
- Débrouillez-vous ! ».

On alors tiré le corps sur le sol pour le faire passer sous le fil de fer barbelé. On l'a ensuite jeté dans le trou et on est reparti.

Allemands ou autres, c'était tout de même des camarades qui mourraient ou qui se blessaient. L'un d'eux, en posant une mine dans un trou, a un peu trop appuyé et l'engin a explosé. Il a eu la main arrachée et les projections dans les yeux l'on rendu aveugle.

Après la mort de cinq gars ayant sauté accidentellement sur une de nos mines (23 soldats mis hors combats en quelques semaines !), on nous a retiré du front pour poser des mines à l'arrière. Je me souviens que, le dernier jour au front, je transportais sur ma charrette 12 ou 15 rouleaux de fil de fer barbelé. Ensuite, deux gars portaient deux de ces rouleaux sur un solide bâton dont ils faisaient reposer les extrémités sur leurs épaules. Ils ont fait ça toute la nuit. Il restait encore deux rouleaux sur la charrette quand il y eut une explosion. Un champignon de fumée s'est élevé, un peu comme un champignon atomique. Les six gars qui travaillaient à l'avant des lignes étaient passés toute la nuit sur une mine déjà enterrée. Ils se sont tous arrêtés sur elle et on déclenché ainsi son explosion. Il y eut cinq morts et un blessé ; il ne restait d'un type plus que des petits morceaux... Quant au blessé, il avait un trou d'environ 5 cm dans le dos. Je l'ai transporté à l'arrière, au *Lazarett*, ce qui n'était pas sans risques non plus, car nous devions passer par un endroit à découvert. On ne pouvait donc y aller que de nuit.

J'avais 18 ans...

Outre Paul Hauswald, de Monswiller, il y avait d'autres Alsaciens dans mon unité : un gars de Vendenheim (qui était passé par Glogau avec son adjudant) et deux autres de Herrlisheim (il se nommait Waechter) et de Mertzwiller. Ils sont morts – en tout cas ils ne sont jamais revenus – parce que notre chef voulait être un *Ritterkreuzträger*...

Une fois, j'ai eu la chiasse. Après trois jours, le médecin m'a donné du charbon de bois. Lorsqu'il m'a demandé « Ça ne va pas mieux ? », j'ai répondu « Non ». Les infirmiers m'ont apporté une chaise percée avec ordre de m'y asseoir. Au bout de deux heures sans rien faire, le médecin a rendu son diagnostic : « Je pense que vous êtes guéri ».

Des oies par centaines

Quand nous avons été retirés du front pour poser des mines à l'arrière, nous sommes passés par un curieux village. Celui-ci se composait de deux rangées de maisons distantes d'environ 100 ou 150 mètres. Il y avait, au milieu de cet espace, un pré dans lequel se trouvaient des centaines d'oies !

Bien entendu, nous rêvions tous d'une oie bien rôtie ! L'adjudant a demandé à une villageoise de nous en vendre deux. Elle a répondu qu'elle ne pouvait pas, qu'elle n'en avait pas le droit. Sur ce, l'adjudant lui a fait un papier comme quoi les deux oies étaient réquisitionnées ! Et la villageoise nous les a même cuites !

Notre recul vers l'Ouest devant l'avancée des Russes a commencé le 12 janvier 1945. Lors de ces « replis stratégiques » successifs, nous avons croisé à deux ou trois reprises des bataillons entiers de soldats allemands qui montaient vers l'Est. Ils portaient une bande sur le bras sur laquelle on pouvait lire « Azerbaïdjan ». Nous étions très surpris !

Echapper aux Russes

Je n'ai été engagé sur le front russe que les trois ou quatre derniers mois de la guerre, mais j'y ai appris beaucoup de choses. J'y ai tout vu...

Je me souviens que lors du premier contact avec les Russes, j'ai carrément laissé mon fusil sur place. J'ai bien sûr eu droit à une sévère engueulade. Si je ne me présentais pas avec un fusil dans la demie heure suivante, je passerai au Conseil de Guerre. Quand je suis sorti du bureau, un camarade m'a dit : « Ne te fais pas de soucis : des fusils, il y en a partout. Tu peux t'en procurer un sans problèmes ».

Aux environs du 24 ou 25 novembre 1944, nous avons coupé des arbres dans une forêt, puis nous les avons minés. Puis, dans un village polonais, le lieutenant est venu me trouver pendant que je m'occupais des chevaux. « Menger, j'ai une mauvaise nouvelle pour toi : les Américains et les Français sont rentrés dans Strasbourg.

- Ah oui, c'est une mauvaise nouvelle pour moi ! ». Je n'ai évidemment rien dit de plus !

Au début de l'année 1945, au mois de mars je crois, nous avons fait des kilomètres avec nos charrettes à chevaux (*Panjewagen*) pour fuir les Russes. Un soir, nous sommes arrivés dans une grande ferme désertée (un *Rittergut* polonais). C'était l'idéal pour ranger nos 10 à 15 charrettes et pour abriter les chevaux. Une fois les chevaux dételés, nous sommes allés nous coucher dans l'écurie. Ayant remarqué que j'avais oublié quelque chose sur ma charrette, je suis sorti. Dans l'obscurité, j'aperçois quelqu'un qui approche. C'était un gars en uniforme et chaussé de bottes ; sans doute le chef de culture. Il me demande : « Quand est-ce que vous voulez partir ?

- Je ne sais pas. Demain matin sans doute.

- Je ne sais pas si vous pourrez partir demain : les Russes sont déjà passés cet après-midi sur la grand route (une *Rollbahn*). Ils sont 15 kilomètres plus loin ».

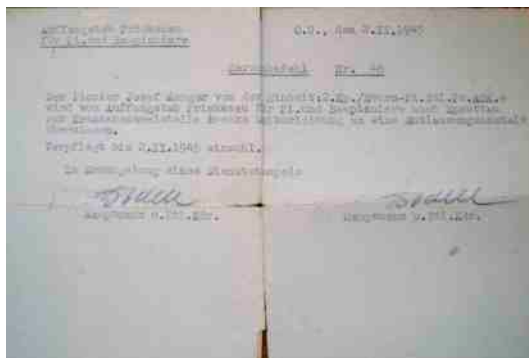
- Venez raconter ça à mes supérieurs ».

Aussitôt les gradés mis au courant, le départ est immédiatement ordonné. Pas question de se faire prendre par les Russes !

Notre convoi est parti au galop, traversant la chaussée, sur trois kilomètres, suivant un chemin que nous avait indiqué le Polonais.



Le 31 janvier 1945, le chef de Compagnie du *6./SS-Panzer-Grenadier Abteilung* de Neuhammer atteste que Joseph Menger a eu l'ordre de rendre son fusil. « Je ne sais pas pourquoi j'ai dû remettre mon fusil aux *Waffen-SS*. Avaient-ils besoin d'armes ? ». (Coll. Menger)

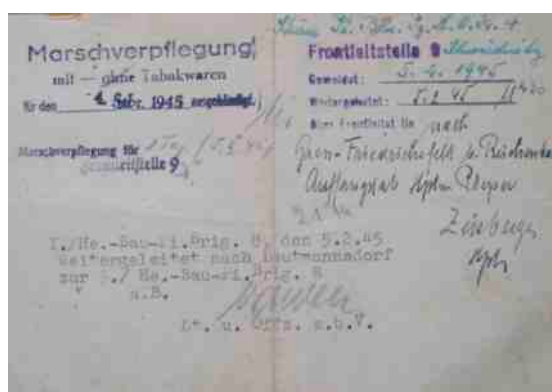


Le 2 février 1945, le pionnier Joseph Menger est autorisé à se rendre de Primkenau au *Krankensammelstelle* de Sprottau pour passer à l'épouillage. (Coll. Menger)

Un jour de mars 1945, on nous a rassemblé. C'était en Allemagne. Nous ne nous connaissions plus entre nous : les gars venaient de partout. Nous avons reçu l'ordre de prendre possession d'un village où les Russes se trouvaient déjà ! Nous progressions à pied, précédés par deux *Schützenpanzerwagen*, à travers champs vers le village. A notre droite se trouvait une colline. Malgré les quelques mètres qui nous séparaient, je discutais avec un Sarrois un peu plus âgé que moi. Il dit soudain : « Qu'est-ce que tu penses de cette guerre ? Moi, j'en ai marre ! Je ne fais plus avec ! On ne la gagnera pas, cette guerre !

- Ça, on ne peut pas le dire ! ». Je me méfiais, car on ne savait jamais à qui on avait à faire. Encore en 1944, il y en avait encore beaucoup qui croyaient à la victoire de l'Allemagne.
- D'après ton accent, tu es alsacien. Je connais les pensées des Alsaciens.
- Comment veux-tu t'évader ?
- A la première occasion ».

Nous arrivions à la fin d'une forêt que nous longions. Il y avait aussi un fossé. Nous arrivions dans un champ labouré. Il y avait aussi une haie. Soudain, celui qui marchait en tête crie : « *Voller Deckung !* » (« A couvert ! »). Aussitôt, un Russe s'est mis à tirer depuis la haie. Le Sarrois s'est écroulé dans un dernier râle. Nous avons fait demi-tour. Les balles se fichaient dans la terre tout autour de nous. Et nous n'avions que 18 ans...



Ordre de marche du 4 février 1945 à destination de Schweidnitz (recto), puis de Gross-Friedrichsfeld et Reichenbach (verso). (Coll. Menger)

En ce mois de mars 1945, le sol était gelé sur une dizaine de centimètres. Nous étions dans un village que nous devons défendre contre les Soviétiques. Nous étions à pied et armés de *Panzerfaust*. Nous étions un groupe de trois ou quatre quand nous avons entendus les chars russes qui arrivaient par la route. On m'avait placé avec mon *Panzerfaust* entre deux maisons

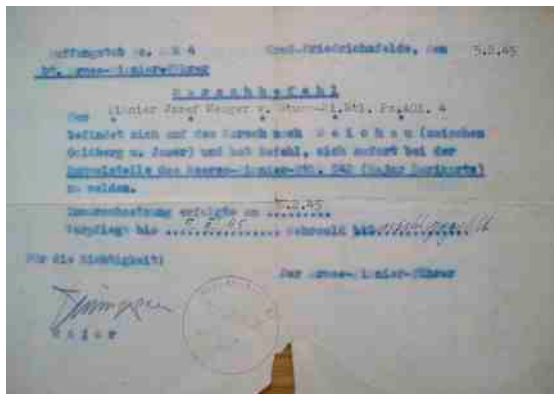
à un coin de rue. L'espace entre les deux murs devait faire un mètre. En cas de nécessité, il m'était impossible de fuir. J'ai donc changé de coin.

Cette localité était un village-rue très long. On ne pouvait pas faire le poids contre les Russes. Nous avons couru à l'arrière des maisons, côté champs. Nous arrivions à l'extrémité du village et les maisons commençaient à s'espacer. J'ai regardé vers la route et les chars russes y étaient déjà ! Moi et deux sergents, nous nous sommes jetés à terre. Les deux derniers blindés étaient couverts de soldats armés de mitraillettes. Nous les avons laissé passer. Que faire ? Nous nous sommes réfugiés dans une grange. Nous avons fermé le portail coulissant, puis nous sommes montés à l'étage, dans le foin. Une demi heure après, le village grouillait de Russes. J'étais là avec les deux sergents. L'un d'eux était un rescapé de 14-18 et l'autre avait la trentaine. L'un d'eux me fait signe d'approcher. A travers un trou dans la porte en bois par laquelle on montait le foin, je vis un Russe, armé d'une mitraillette, entrer dans la cour de la ferme. S'il avait pénétré dans la grange, il aurait vu les traces de gadoue que nous avions laissées sur le sol.

Plus tard, des Russes sont entrés. Ils buvaient et beuglaient, sans se douter que nous étions à deux ou trois mètres au-dessus de leurs têtes !

Une fois la nuit tombée, nous avons pu quitter notre refuge. Nous avons couru sur 20 mètres avant de nous aplatir au sol : trois russes passèrent à l'arrière de la grange. Je vois encore l'un d'eux fumant une cigarette.

J'aurai pu me rendre aux Russes, mais je n'avais pas confiance en eux. Je savais qu'ils m'auraient fauché avant de chercher à comprendre ce que j'aurais pu tenter de leur expliquer. Nous avons mis trois ou quatre heures à rejoindre notre unité. A l'instruction, on nous avait dit : « Si vous avez la malchance de vous retrouver dans les lignes russes, dirigez-vous vers l'endroit où le ciel est noir ». En effet, les Russes allumaient des feux (maison ou grange faisant l'affaire) pour marquer leur progression. Ayant retenu la leçon, je l'ai rappelée aux deux sergents qui voulaient prendre un autre chemin.



Ordre de marche (recto-verso) du 5 février 1945 pour se présenter au *Heeres-Pionier-Bataillon*. 742 à Seichau. (Coll. Menger)

Une autre leçon apprise à l'instruction était la suivante : « Si vous êtes perdu et que vous ne sachiez pas où aller, dirigez-vous là où ça tire : c'est le front ».

A la mi-avril 1945, les Russes ont avancé sur Bautzen (Saxe, à l'Ouest de Görlitz). C'était dans les derniers jours de la guerre. Un des bonzes nazis voulait faire un cadeau d'anniversaire à son *Führer*, si bien que les Allemands ont encerclé des Russes dans Bautzen. D'après ce qu'on nous a dit, ce derniers étaient au nombre de 1000 hommes et disposaient sept chars. Lorsque nous sommes passés par là, rien n'avait bougé depuis la bataille : les

canons de 8/8, les chars et les morts (surtout des Russes). Tout était encore en place. En fait, les Soviétiques avaient réussi à se dégager après le 23 avril 1945 ; ils sont passés par Niesky pour dégager Bautzen.

Nous, nous étions sur une portion de front plus tranquille. Nous sommes allés relever des soldats dans une forêt. Tout y était paisible. Nous en avons fait la remarque à ceux que nous allions remplacer. Ils nous ont répondu : « Attendez seulement ! Hier, les Russes ont attaqué 14 fois ! ». Deux jours plus tard, le 23 avril 1945, j'étais blessé et, sur 92 hommes, il n'en restait plus que 12 de valides. Les autres étaient blessés, morts ou portés disparus.

Tous les blessés ont été évacués vers un *Lazarett*. Le médecin du Bataillon nous a tout de suite renvoyé à l'avant. J'étais avec un Roumain (un *Rumäniendeutsch*) d'environ 40 ans. Lorsque nous sommes arrivés dans la forêt à Niesky (sur l'actuelle frontière polonaise, au Nord de Görlitz), nous avons demandé où nous devions aller. On nous a dit de rejoindre notre ancienne position. Mais, au bout de 30 mètres, nous sommes tombés sur un cadavre. En l'examinant, je me suis rendu compte qu'il était encore chaud. J'ai dit au Roumain : « Moi, je n'avance plus ». Nous sommes sortis de la forêt et avons longé la lisière. C'était un endroit où l'on pratiquait la pisciculture. Il y avait des fosses vides d'environ un mètre de profondeur. Autour de ces trous, il y avait des arbres. Soudain, un gars gueule « Faites donc attention ! », car il y avait un Russe isolé qui se trouvait dans la forêt.

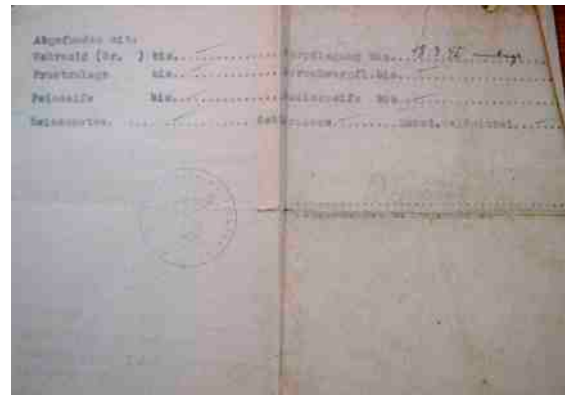
Dans un des trous, sorte de petit étang asséché, distant d'un quinzaine de mètres de la forêt, se trouvaient 15 soldats allemands. L'un d'eux était blessé au ventre. Ils nous ont demandé de le ramener à l'arrière. Pendant ce temps, ils ne cessaient de scruter la lisière de la forêt. Soudain, les Soviétiques ont jailli en hurlant « Hourrah ! Hourrah ! » et en tirant comme des fous ! Les Allemands ont riposté par quelques coups de feu et l'attaque était finie.

Dans une des baraques à outils qui se trouvaient là, nous avons déniché un « chariot », plutôt des planches sur deux roues. Nous nous en sommes servis pour transporter le blessé qui hurlait de douleur.

Arrivés au *Lazarett*, le médecin nous a repéré : « Mais vous revenez de nouveau ?! Vous ne voulez pas vous battre ! ». Il nous a renvoyé avec un lieutenant. Nous étions un groupe d'une dizaine de gars. Nous sommes retournés dans la forêt. Au bout de 200 ou 300 mètres, nous avons découvert trois soldats russes assis au pied d'un gros arbre. Le lieutenant m'a dit : « Tu restes ici et tu gardes ces trois Russes ». J'étais bien embêté : je n'avais pas de fusil (les fusils étaient en première ligne). Je les ai surveillés de loin, d'autant qu'ils pouvaient toujours me sauter dessus si je m'approchais. Finalement, ne sachant que faire, je suis sorti de la forêt. Après deux ou trois heures, un Allemand sur une charrette tirée par deux chevaux et pleine de fusils est apparu. Le soldat me connaissait : « Mais qu'est-ce que tu fais ici ? ». Je lui raconte que je devais garder trois Russes... Il me dit alors : « Ceux-là, tu n'as plus besoin de les garder, je les ai tués ». Pourquoi avait-il abattu ces pauvres types, alors que le lieutenant ne l'avait pas fait ?

J'avais la trouille. Je ne savais plus quoi faire. Je n'osais en tout cas plus aller vers l'arrière, au PC du Bataillon. J'ai croisé quelques gars du Génie qui m'ont décidé à le faire.

C'était le 25 avril 1945 et c'était une nouvelle engueulade : « Maintenant, ça suffit ! Tu vas te présenter chez le chef du Régiment ! ». Je suis donc parti pour rejoindre le PC du Régiment. On m'y a demandé ce que je voulais. J'ai expliqué que, d'après le médecin, je devais me présenter chez eux. J'ai dû patienter jusque vers minuit pour que l'officier, qui était au front, revienne. Il m'a questionné : « Qu'est-ce que vous faites ici ? Dans quelle unité êtes-vous ? » pour finalement m'établir un ordre de marche pour un autre bataillon. Je me suis présenté au médecin de ma nouvelle affectation qui m'a dit de rester au *Lazarett*. Le 6 mai, ma blessure était presque guérie.



Ordre de marche (recto-verso) du 18 mars 1945 autorisant Joseph Menger à se rendre à Schönau. (Coll. Menger)

Lors de nos incessants « replis stratégiques », je me souviens que je me trouvais avec un gars qui « en avait marre ». Nous nous étions cachés dans un sous-bois. Les Russes passaient à dix mètres de nous. En contrebas, il y avait un cours d'eau que nous devions traverser. Heureusement, le Russe qui devait garder le pont était occupé à faire ses besoins naturels et nous avons pu passer sans problème !

Ma rencontre avec Albert

Le trajet de retour en Alsace, je l'ai fait avec Albert Gatty qui, étant né en 1909 (à Riedseltz si mes souvenirs sont bons), aurait pu être mon père. Nous nous sommes rencontrés en Silésie. Comme il ne pouvait pas marcher jusqu'en Alsace à cause de ses blessures aux pieds, nous nous sommes arrangés pour être faits prisonniers par les Américains. Mais je voudrais expliquer comment nous avons fait connaissance. Je marchais seul le long d'une route sur laquelle passait les troupes soviétiques (camions, canons...). Au début, j'étais avec un Allemand originaire de Bohême. Dans une forêt, nous avons détachés deux chevaux d'une charrette. Mais des Polonais de l'Armée rouge nous les ont pris. Finalement, nous nous sommes séparés. Je progressais donc seul dans l'obscurité. Toutes les 20 minutes environ, je criais : « Il n'y a pas un Alsacien quelque part ?! ». Un gars de Wiesbaden m'a accosté. Mais nous n'allions pas dans la même direction. J'ai continué à crier et c'est comme ça que j'ai rencontré Albert, au beau milieu de la nuit.

Le long chemin du retour

Certains présentent tous les Russes comme des méchants, d'autres tous les Allemands. Par mon propre vécu, je peux témoigner que rien n'est plus faux.

Par exemple, lorsque nous avons passé l'Elbe à Litomerice (Tchécoslovaquie), c'était sous la protection des commissaires de l'Armée Rouge (ils avaient des décorations sur tout le côté gauche de la poitrine). En effet, les Tchèques nous auraient jetés à l'eau quand nous étions sur le pont. Il y avait des femmes, portant des gosses dans leurs bras, qui nous crachaient au visage. Les Russes ont dû frapper les civils avec leurs armes pour nous permettre de passer !

Dans le secteur russe, on se nourrissait comme des clochards. On quémandait de quoi manger. Une fois, nous sommes entrés dans une petite ville. A un croisement de rues en « V », il y avait un attroupement de soldats russes. Il y avait des camions tous les 10 mètres. Albert me dit : « Je vais demander s'ils n'ont rien à manger ». Un sergent, qui parlait un peu l'allemand, nous expliqua que cela faisait quatre ans qu'il était soldat et qu'il n'avait bénéficié d'aucun

jour de permission. Il s'est caché de ses camarades pour nous donner une miche de pain blanc ! Cela faisait quatre ans que nous n'en avions plus mangé !

Dans un village que nous avons traversé, il y avait des soldats russes. Nous voulions y trouver une grange pour y passer la nuit. Ce qui nous a fortement intrigué et surpris, c'était de voir que toutes les clôtures des jardins étaient couvertes de plumes. Lorsqu'on a demandé à des habitants ce qui c'était passé, ils nous ont expliqué que c'était là l'œuvre des Russes : ils étaient entrés dans toutes les maisons et ont éventré tout les édredons et couvertures rouges pour en faire des drapeaux rouges pour la victoire du 8 mai !

Après le 8 mai 1945, nous étions très bien accueillis en Allemagne par des gens qui, pourtant, n'avaient plus rien. Le dimanche de Pentecôte 1945, nous nous étions un peu trompé de chemin. Nous avançons vers l'Ouest. Nous sommes finalement arrivés dans un village alors que les habitants avaient déjà fini leur repas de midi. Nous avons demandé à manger dans trois maisons différentes et nous avons reçu à chaque fois quelque chose. Dans la première, on nous a donné des *Klöse* à base de pomme de terre et une cuisse de lapin pour deux. Evidemment, nous avions encore faim. Dans la seconde, nous avons reçu encore des *Klöse* et un morceau de viande de veau. Dans la troisième, c'est une femme seule avec deux enfants – le mari était dans la *Wehrmacht* – qui nous a accueilli. Elle nous dit qu'elle ne pouvait pas nous donner grand-chose car les prisonniers de guerre, des Yougoslaves, lui avaient tout pris une fois libérés. Elle nous servit cependant deux bouts de pain avec de la graisse dessus. Je dois dire que nous avons, à chaque fois, déclaré que nous étions des Alsaciens sans que cela pose un problème.

A propos d'exactions

Les exactions commises par des soldats soviétiques sur les femmes allemandes étaient abominables.

Le premier soir, nous avons atteints une ferme. Lorsque nous avons demandé si nous pouvions y passer la nuit, les gens qui étaient là ont commencé à gueuler : « Comment ? C'est maintenant que vous venez !? Il n'y a plus de place dans la grange ! ». Sur ces entrefaites, le patron de la ferme est arrivé et nous a dit que nous pouvions rester cette nuit : « Vous pouvez dormir chez moi ». Il nous expliqua ensuite qu'il était seul, car les femmes ne restaient pas là pendant la nuit. En effet, elles partaient se cacher parce que les Russes venaient chercher celles qu'ils avaient repérées en passant de jour.

Une fois, dans un village, nous avons demandé à deux jeunes femmes d'une vingtaine d'années si nous pouvions rester chez elle. Elles acceptèrent. Comme nous nous sommes étonnés qu'elles ne se soient pas cachées pour la nuit, elles répondirent que c'était inutile : la nuit précédente, elles s'étaient cachées dans le cimetière, mais les Russes les y avaient trouvées. Deux jours avant, les Soviétiques étaient venus pour chercher des filles. Ayant entendu leur grand chien aboyer dans la cuisine, ils l'avaient abattu en tirant à travers la porte !

Dans la rue d'une autre localité, Albert et moi sommes tombés sur une femme qui tenait un bébé dans ses bras. Lorsque nous lui avons demandé un asile où dormir, elle nous a carrément dit : « Vous pouvez rester chez moi. Comme ça, si les Russes viennent, vous pourrez me protéger ». Entendant cela, Albert a fait justement remarquer que si nous nous opposions à des Russes, ils nous abattraient sur place et nous sommes partis. Et avec quelles armes l'aurions-nous défendue ?

Cette même jeune femme, dont le mari était dans la *Wehrmacht*, avait des cernes verdâtres aux yeux, nous dit : « Vous savez combien ils étaient sur moi la nuit dernière ? Au moins quarante ». Il paraîtrait que Staline avait dit à ses soldats qu'ils pourraient tout faire dès qu'ils seraient en Allemagne. On savait que les Soviétiques violaient les femmes. D'ailleurs, avant de passer dans la zone américaine, on nous avait dit que c'était pareil de l'autre côté.

Le passage en zone américaine

En principe, Albert et moi évitions au maximum les villages pour éviter de tomber sur des soldats russes. En passant sur une hauteur qui dominait un village, un Russe qui prenait l'air nous a vu. Il nous a fait signe de nous arrêter, puis a gravi la pente et nous a rejoint. Il nous a fait comprendre qu'il voulait nos montres. C'était un peu curieux, ce besoin de rafler des montres. Certains en avaient quatre ou cinq à un bras ! Bref, il nous demande nos montres. Moi, je n'en avais pas. Par contre, Albert avait la sienne dans une des poches de sa veste. Celle-ci était accrochée à un bâton qu'Albert tenait sur son épaule (nous étions au mois de mai). Le Russe nous a fait lever les bras pour nous fouiller. Il nous avait prévenu, tout en nous tenant en joue avec son pistolet : s'il trouvait une montre sur nous, il nous abattrait ! N'ayant rien trouvé, il nous a laissé passer.

Un peu après le village, en avisant un étang, j'ai suggéré à Albert, sans succès, d'y jeter sa montre. Je ne tenais pas à mourir maintenant pour une simple montre !

Plusieurs jours après, en pleine campagne, nous avons croisé d'anciens prisonniers yougoslaves qui chassaient le lièvre. Assis au sommet du bord d'un chemin creux, ils nous ont demandé ce que nous faisons ici. Nous avons répondu que nous étions des Français, des Alsaciens de Strasbourg. Ces types parlaient un peu le français et l'un d'eux a décrété : « Strasbourg n'est pas en France ! ». Que vouliez-vous répondre à ça ? Et ce n'était ni le moment ni le lieu pour se lancer dans une leçon de géographie. Finalement, le gars a pris la montre d'Albert et notre carte d'Allemagne qui devait nous aider à rentrer chez nous.

Désormais, nous ne possédions plus rien du tout !

Le problème des Alsaciens était qu'ils n'étaient reconnus par personne. Avec leurs *Karabiner*, les Yougoslaves auraient tout aussi bien pu nous tirer dessus !

Nous avons traversé la frontière par Teplice et Altenberg, la première petite ville en Allemagne. Je me souviens que nous devions passer par des barrages antichars (*Panzersperre*). Nous n'étions pas seuls sur la route : des civils allemands évacuaient avec leurs derniers biens entassés sur des charrettes. Mais, à cause des barrages, ils ont été obligés de démonter leurs charrettes pour pouvoir passer. Pendant ce temps, des civils tchèques et polonais leur volaient ce tout qu'ils pouvaient.

La ligne de démarcation entre la zone américaine et la zone russe se trouvait à Chemnitz (Saxe). Les Russes nous ont laissés passer sans problème, mais ce sont les Américains qui voulaient tout enregistrer sur nous.

On nous a fait entrer dans un grand parc entouré de barbelés. Une fois deux GMC sont venus chercher 80 personnes alors que nous étions près de 2000 dans ce camp. Je me souviens aussi que d'anciens prisonniers italiens étaient allés chercher des patates que les Allemands avaient encore plantées. Les Américains ont déboulé en Jeep pour les chasser du champ !

Au bout de deux ou trois heures, Albert déclara : « Ici, on ne reste pas ! ». On est donc entré dans la ville de Chemnitz. Nous sommes allés dans le restaurant de la gare pour demander par où nous pouvions passer la ligne de démarcation sans tracasseries administratives. La patronne nous a informé qu'un train venait de partir vers l'Est, mais qu'il ferait sans doute

marche arrière au bout de deux kilomètres, car le pont était détruit : un autre convoi, sur l'autre rive, devait attendre les passagers pour les convoier plus loin vers l'Est. Au bout de quelques minutes, le train est effectivement passé au ralenti et nous avons sauté à son bord. C'est ainsi que nous sommes passés en zone américaine et que nous nous sommes retrouvés à Zwickau, à 40 kilomètres de Chemnitz.

La captivité chez les Américains

Chaque soir, Albert et moi cherchions un refuge pour la nuit... jusqu'à notre captivité chez les Américains. Enfin, sur une route, nous avons croisé des Américains qui ne nous ont prêté aucune attention ! Nous avons quand même réussi à en faire stopper pour leur demander où nous devions aller. Il nous ont simplement dit : « Toujours tout droit ! ». C'est ainsi que nous avons rejoint la forteresse de Kronach qui se trouvait sur une hauteur.

Dans ce camp, ce sont des Allemands qui commandaient et qui s'occupaient. Les seuls gardes américains se trouvaient à l'entrée.

Là, nous recevions chaque jour deux paquets qui avaient été fabriqués pour le Débarquement : ils étaient imperméables (entourés de paraffine) et contenaient des cigarettes et du chocolat. A cela s'ajoutait une soupe avec des patates.

Albert, qui avait été sergent dans l'Armée française, était très débrouillard. Il a eu la bonne idée d'échanger chocolat et cigarettes contre du pain que nous ne recevions parcimonieusement. Il est vrai que nous n'avions pas assez à manger.

C'est à Kronach, au bout d'une quinzaine de jours, que nous avons été démobilisés. Nous étions alors un groupe d'une dizaine d'Alsaciens-Mosellans. Mais il faut savoir une chose: nous avons été les derniers à être démobilisés ! Les premiers étaient les Allemands qui habitaient à 30 kilomètres de Kronach, ensuite ceux qui habitaient à 60 kilomètres, suivis de ceux qui habitaient à 100 et ceux jusqu'à la frontière ! Voyant cela, nous nous sommes présentés et on nous a répondu : « Non, nous n'avons pas le droit de vous démobiliser ! ». Un comble !!

Finalement, il y en a un qui nous a dit que nous n'avions qu'à dire que nous habitons à Schweigen. Comme ce village se trouve non loin de Wissembourg, nous trouverions bien un moyen pour passer la frontière. C'est pour cette raison que ma fiche de démobilisation porte la mention « Schweigen ».

Les Américains nous ont transportés en camions jusqu'à Ludwigshafen. Mais les gars roulaient tellement vite – des fous ! – qu'ils ont traversé le Rhin ! Une fois de l'autre côté, complètement perdus, ils ont demandé où ils se trouvaient. Ils étaient bien embarrassés lorsqu'ils ont appris qu'ils avaient changés de secteur d'Armée sans y être autorisés ! Ils nous ont débarqué en catastrophe et sont retournés d'où ils venaient !

Je me souviens que nous sommes passés par une grande ville, Nuremberg ou Würzburg, qui était à moitié détruite. On se demande comment les Allemands ont fait pour tout reconstruire.

De Ludwigshafen, nous avons rejoint Neustadt an der Weinstrasse en train. Nous y avons cherché un gîte pour la nuit. Nous sommes entrés dans un magasin et avons expliqué notre cas à une bonne femme qui nous a dit : « Ecoutez ! Allez sur la place du Marché, près de la fontaine. Là, vous trouverez quelqu'un qui vous emmènera ». A cet endroit, il y avait effectivement des femmes qui venaient chercher ceux qui rentraient du front. Tout le groupe a été casé. Albert et moi avons été hébergés par deux cousines. Nous avons bien mangé (patates, œufs et salade) et bien dormi. Le matin, la plus jeune des femmes nous a dit : « Il est sept heures. Il est l'heure de se lever ! ». Albert m'a alors dit : « On s'habille et on se taille ! ». C'est ce que nous avons fait.

Avec nous, il y avait Jean, un Mulhousien de 24 ans. Il avait une copine avant son incorporation. Je le précise car, deux jours plus tard, il s'est plaint de douleurs... il avait attrapé une chaude-pisse chez sa logeuse !

De Neustadt, nous sommes partis pour Kaiserslautern. Sur la ligne Paris-Strasbourg, nous sommes arrivés à Remilly, puis Châlons-sur-Saône où nous avons été dénazifiés ! Un comble d'autant que j'y ai retrouvé un gars de notre village qui était volontaire dans les *Waffen-SS* et qui travaillait là, à un bureau !!

De quelques camarades de classe

Je voudrais aussi évoquer quelques camarades de ma classe. René Weber, de Dettwiller (mais originaire de Hochfelden), a été enrôlé de force dans la *Waffen-SS*, après avoir été dans la Flak à 16 ans. Son bataillon de la Division blindée « *Das Reich* » était stationné dans la région de Montauban. Un jour, tous les hommes du bataillon (et pas uniquement les hommes de troupe) ont dû sortir et se mettre en rang. Deux officiers et une femme sont passés devant chacun et, à chaque fois, la femme faisait un signe négatif de la tête. Puis tout le monde a regagné son poste. Une heure plus tard, la totalité du bataillon a été rassemblée à nouveau. Cette fois, la femme a désigné le chef cuisinier qui a aussitôt été appréhendé. Ils ne l'ont plus jamais revu. Peut-être avait-il violé cette femme ? Quoiqu'il en soit, René, qui était boucher dans le civil, s'est vu proposer d'occuper le poste de chef cuisinier. Il se souvient aussi qu'ils étaient passés près d'Oradour-sur-Glane lors de leur progression vers la Normandie.

Joseph Hubler, de Rosenwiller, avait déjà été versé dans la Flak à l'âge de 16 ans. Il s'est retrouvé, en tant qu'incorporé de force, en Italie parce qu'il s'était porté volontaire pour un stage de téléphoniste. C'était un moyen d'échapper au front. Il est « mort pour la France », au cours d'un bombardement, dans un cinéma en Italie où il passait son temps libre.

Charles Gutfreund, de Hochfelden, était aussi en Italie. Incorporé de force dans les *Waffen-SS*, il a été versé dans la *Feldgendarmerie* (gendarmerie militaire). Un jour, il a arrêté un lieutenant qui voulait passer à un contrôle avec une permission qui n'était pas remplie correctement ! Lui, un simple soldat, avait le pouvoir d'arrêter un lieutenant !

Je dois souligner qu'au moins la moitié de la classe 26 de notre coin a été versée d'office dans la *Waffen-SS*.

Un autre camarade, Lucien Wolff, de Lupstein, avait été enrôlé de force dans la Division « *Reichsführer-SS* ». Le 20 juillet 1944, c'était le fameux jour de l'attentat manqué contre Hitler. Le lendemain, deux incorporés de force déclarèrent qu'il était dommage que Hitler ne soit pas crevé. Un jeune Hongrois les a trahi et les deux Alsaciens furent pendus à un olivier. Les Allemands coupèrent ensuite les cordes et les attachèrent à un *Kübelwagen*. Les corps furent ainsi traînés sur environ quatre kilomètres.

Quant à moi, je me trouvais alors à Sandomierz, sur la Vistule (Pologne). Nous ne savions rien de cet attentat. Mais, le lendemain, notre chef de groupe – le sous-officier de service – est rentré dans notre chambrée en gueulant : « Faites en sorte que tout soit propre, sinon ça va aussi péter à Sandomierz et pas seulement au quartier général du *Führer* ! ». Ce type n'était pas militariste. Il courrait surtout après les femmes. Il aurait dû être *Oberleutnant*, mais il n'était que sergent car il avait été dégradé deux fois !

Il y a aussi Jean Froesch, un manouche de Dettwiller. Il avait un ou deux ans de plus que moi. Il m'a raconté que cela faisait déjà deux ans qu'il était dans l'Armée allemande comme motard ; lorsqu'il a été blessé. Il était alors dans une compagnie de convalescence en Tchécoslovaquie lorsqu'il a entendu à la radio que les Alliés étaient à Baccarat. Que faire ? Il était certain de ne pas obtenir de permission pour retourner en Alsace. D'un autre côté, s'il partait en douce et qu'il était pris, il était sûr d'être fusillé. Prenant son courage à deux mains, il est allé trouver son lieutenant : « Mon lieutenant, j'ai besoin d'une permission pour rentrer chez moi.

- Mais, Froesch, vous êtes fou !? Les Américains sont dans les Vosges !
- C'est pour ça ! Je veux y aller pour que ma mère ne tombe pas entre les mains de ceux-là ! Je veux la mettre à l'abri chez des connaissances en pays de Bade !
- Froesch, voilà qui est parlé ! Je vous donne 15 jours ! ».

C'est ainsi que Froesch a pu rentrer chez lui et n'est plus jamais reparu à son unité. Il est rentré en train jusqu'à Vendenheim, puis, par mesure de prudence (un permissionnaire alsacien ayant traversé le Rhin, même en règle, était suspect), à pied jusqu'à Dettwiller.

Je voudrais aussi parler de mes camarades allemands. Aloïs Saidel était un Bavarois d'une trentaine d'années. Nous étions ensemble au 21^e *Grenadier-Bataillon*. Nous nous trouvions sur une zone tranquille du front. Il était toujours avec moi, dans le même trou.

Un jour, nous avons subi un bombardement. Il y avait des blessés à droite et à gauche de notre trou. Quand le calme est revenu, ces derniers sortaient de leurs trous couverts de sang.

A droite, il y avait un trou avec les servants d'une mitrailleuse lourde. Aloïs me dit qu'ils ont eu des blessés et qu'ils ont besoin d'hommes. Il ajouta « J'y vais !

- Pas moi ! On ne m'a rien dit » ai-je répondu.

J'étais à présent seul dans mon trou. Je peux vous dire que j'ai prié à haute voix pour être blessé et évacué. Ça n'a pas duré une heure. Le *Feldwebel* (adjudant), son *Melder* (ordonnance) et un infirmier déjà blessé – un obus était tombé sur leur abri – se sont jetés dans mon trou quand le deuxième bombardement a subitement commencé ! Le *Melder* et moi avons poussé un cri : il était blessé au bras et moi à la nuque.

Quant à Aloïs, un obus était tombé pile sur son trou. C'était le 23 avril 1945. Est-ce que sa famille le sait ?

Le chef de groupe était un SS qui venait du camp de concentration d'Oranienburg. C'était un salaud ! Il nous insultait parce que nous avons peur. Le jour où nous avons changé de position et que nous avons été bombardés à deux reprises, il s'est tiré une balle dans la jambe. Il est donc allé à l'arrière avec moi et le *Melder* blessé au bras. Bien entendu, c'est lui qui est passé en premier sur la table de soins. Lorsque ce fut mon tour, j'ai entendu les médecins qui disaient qu'il s'était mutilé volontairement. Et il a été renvoyé au front. D'après ce que je sais, il a été tué à coups de crosse par les Russes alors qu'il hurlait « Ne tirez pas ! Ne tirez pas ! ». C'était un vrai salaud !

A propos du *Feldwebel*, je voudrais mentionner un détail : je ne l'ai jamais vu sourire. Avait-il compris que la guerre était perdue pour l'Allemagne ? Je me souviens que, deux ou trois fois par semaine, il invitait un gars de première ligne à manger avec lui.

Un jour, en Lituanie, ce sont des *Waffen-SS* qui nous ont relevés dans ce qu'on appelait un *Igelstellung*. Le *Feldwebel* m'a demandé de l'accompagner pendant qu'il expliquait à trois de nos remplaçants la situation sur notre secteur. Soudain, un coup de feu a claqué. Le *Feldwebel* s'est retourné et, me voyant seul, me demande : « Où sont-ils ?

- Là en-bas » ai-je répondu en désignant les trois *Waffen-SS* couchés dans un fossé.

A cet endroit, notre poste était distant d'environ 300 mètres du prochain. La position formait un arc de cercle. Nous défendions un périmètre de 400 mètres. Il y avait bien des tranchées, mais il n'y avait personne pour les occuper. Alors le *Feldwebel* nous y envoyait pour tirer quelques coups de feu pour faire croire qu'il y avait des défenseurs. Si les Russes avaient su combien on était ! Nous représentions environ 10% de leurs effectifs !

C'est sur cette position que les Allemands se sont infiltrés dans les lignes russes. La mission était de ramener un Russe pour qu'il donne des renseignements sur leur armement et leurs effectifs. La troupe a réussi sans aucune perte. A la fin de l'interrogatoire, le soldat russe a été abattu...

Mais revenons à un autre de mes copains. Gerhard Pfulgbeil était un Bavarois de mon âge. Avec sa mère et ses deux frères, ils étaient rentrés de Birmanie ou de Thaïlande juste avant le début de la guerre ; le père avait dû rester là-bas. Il me disait toujours : « Je reste avec toi pour que tu ne sois pas seul ». C'était sympathique. Gerhard était aussi très débrouillard. Un jour, il a déclaré qu'il allait faire des palets de pommes de terre. Pour trouver des patates, c'était facile, il y en avait plein dans les champs. Il a réussi à dégoter une plaquette de cire qu'il a chauffé dans une petite poêle avant d'y ajouter les pommes de terre. Une autre fois, il est allé pêcher avec des grenades. Il a eu de la chance de ne pas être pris sur le fait !

En outre, Gerhard ne m'a jamais fait remarquer que j'étais Alsacien. Je ne le pensais d'ailleurs pas nazi. Il avait été volontaire pour le Génie, alors qu'il avait un oncle qui était général dans la *Luftwaffe*. Je me suis étonné de son choix et il m'a répondu qu'il voulait « voir quelque chose » ! Après la guerre, j'ai essayé de le retrouver, mais en vain.

Survivre à ces temps d'horreurs

De toutes ces mésaventures, je peux dire que j'ai eu une chance inouïe. Peitz, Lieberose, Sandomierz, Blizyn, Kalisz, Szprotawa, Zagan, Wolow, Rawiez... Des noms gravés à jamais dans ma mémoire. Wolow... On fuyait devant les Russes. Nous devions traverser l'Oder, mais il n'y avait pas de pont. Seuls les civils, des vieilles personnes et des enfants, avaient le droit d'utiliser le bac pour rejoindre la rive Ouest de l'Oder. La seule solution pour nous : suivre la ligne de chemin de fer qui traversait le fleuve près de Brzeg Dolny. Le long de la digue de l'Oder, nous avons entendu des coups de feu à intervalles assez réguliers (toutes les cinq minutes environ). Nous avons bientôt compris : c'étaient les SS qui évacuaient les déportés du proche camp de Treblinka (Trzebnica) et qui achevaient ceux qui ne pouvaient plus marcher. Le détenu, épuisé, était à genoux et un SS venait lui tirer une balle dans la tête. Deux autres déportés traînaient ensuite le cadavre à l'écart de la route. Nous ne pouvions rien faire et, de toute façon, nous avions d'autres préoccupations. C'est malheureux, mais c'était comme ça.

Et, en tant qu'Alsacien, je devais doublement faire attention à ce que je disais. Il ne fallait éviter les paroles malheureuses : surtout ne pas dévoiler le fond de sa pensée.

Je me souviens aussi de mon copain François. Bien que né en 1926, il n'a pas été incorporé de force comme l'ont été ses trois frères car sa mère était seule à la maison. Lorsque l'Alsace a été libérée, il s'est volontairement engagé dans l'Armée française. Il m'a raconté qu'il avait dû témoigner au procès d'un sergent ou d'un adjudant : ce gars avait fait fusiller deux gardiens qui n'avaient pas remarqué que deux prisonniers allemands s'étaient échappés d'un wagon qui contenait une quarantaine de captifs !

C'était une époque où rien n'était simple. Un ami de Steinbourg, Antoine Gruss, né en 1925, a été incorporé de force à Koenigsberg. Son grand-père travaillait à l'usine Goldenberg, à Monswiller, et la famille possédait un train de culture à Steinbourg. Au vu de la situation familiale, Antoine était autorisé à retourner chez lui pour aider son grand-père aux travaux agricoles. Mais Antoine avait aussi une attitude frondeuse. Alors que c'était strictement défendu, il a un jour porté un béret devant Voelkel, son patron à Steinbourg. Voelkel lui a donné une baffe pour cela. Le geste de ce dernier peut se comprendre, car il avait alors un fils dans l'Armée française. Les Allemands le savaient. Voelkel n'avait donc pas intérêt à se faire remarquer par les Nazis, d'où sa réaction sévère. Quant à Antoine, il a été enfermé au camp de sûreté de Schirmeck, avant d'être transféré dans celui de Gaggenau. Non, rien n'était simple pour l'Alsace et la Moselle annexées au IIIe *Reich*.

Pour finir, j'ai une petite pensée pour Marthe. Elle a effectué le RAD dans une ferme allemande pendant un an. La fermière lui avait dit que si ça la dérangeait de manger avec et Aimé, un soldat français prisonnier de 1940 qui prenait ses repas avec eux, elle pouvait aller manger dehors, sur les marches de l'escalier !

Aujourd'hui, du côté de Paris ou dans la France « de l'Intérieur », on veut toujours faire passer les Incorporés de force pour des volontaires... quand on daigne en parler. Pourquoi ? »